

La maison Alix

une dynastie de relieurs

Depuis 1947, l'atelier de reliure de la maison Alix est installé au 52 de la rue Saint-André-des-Arts à Paris, au rez-de-chaussée, dans les anciennes écuries d'un splendide hôtel particulier du XVIII^e siècle dont la façade et l'escalier sont classés aux monuments historiques. Un relieur exerçait déjà à cette même adresse. Jean-Bernard Alix et ses parents avant lui ont fait vivre ce lieu jusqu'à ce jour. Il est l'héritier d'une longue tradition transmise par plusieurs générations et incarne, après sa mère, Hélène Alix, figure bien connue de la profession, la passion de la reliure. Il continue d'illustrer l'admirable savoir-faire de cet artisanat d'art.

par Marie Akar



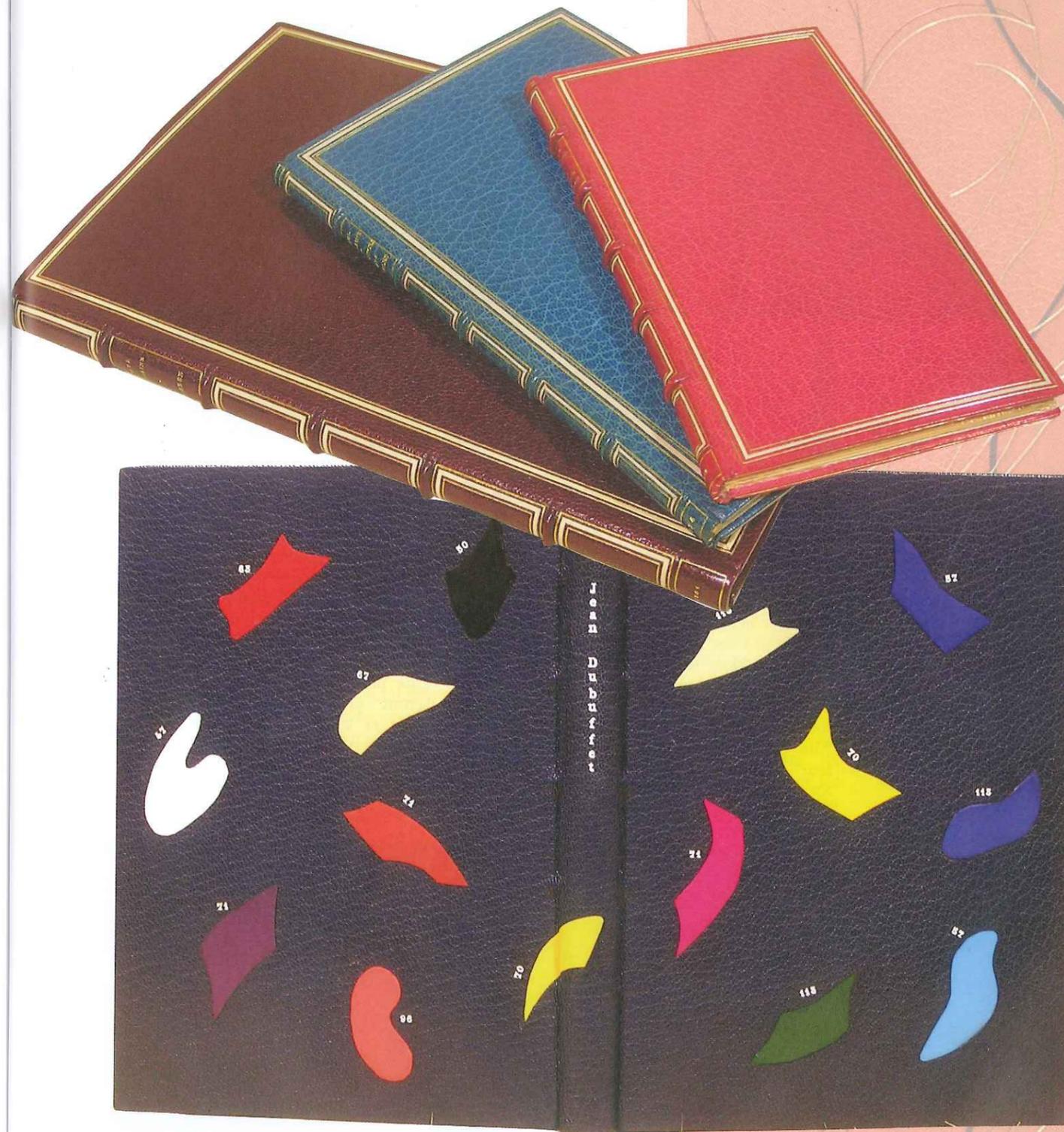
Ci-contre :

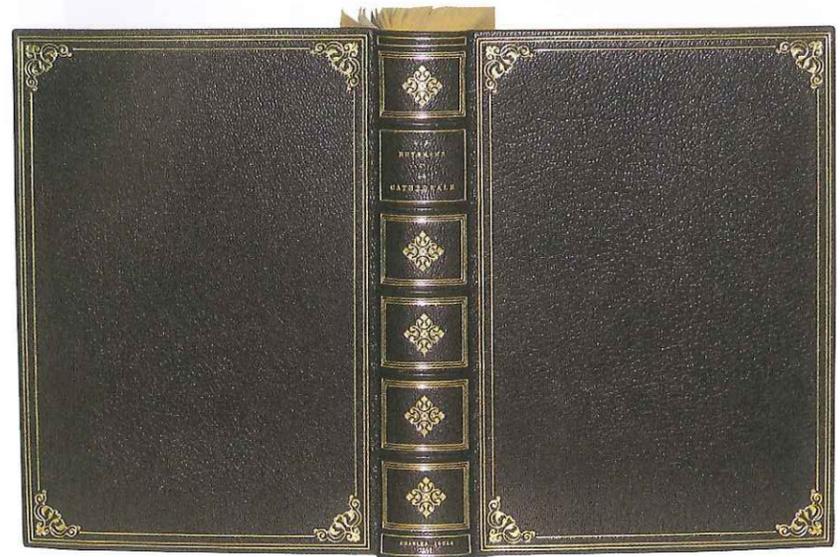
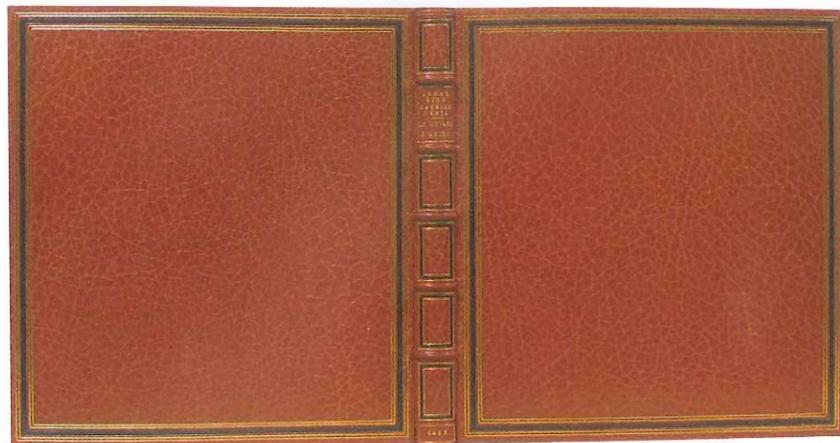
André Malraux, *La Condition humaine*, 1933. Dos en maroquin, différents papiers collés, petites pastilles de veau, 2004.

Page de droite, de haut en bas :

Paul Verlaine, *La Bonne Chanson*, 1870, *Romance sans paroles*, 1874, *Sagesse*, 1881. Les trois volumes sont des éditions originales reliées en plein maroquin, dos à cinq nerfs avec encadrement de listel veau et encadrement de filet or. Vers 1965, 1970.

Jean Dubuffet, recueil de textes. Plein maroquin avec mosaïque en box, maquette d'Hélène Alix, 2005.





De haut en bas :
André Gide, *Le Voyage d'Urien*, illustrations de Maurice Denis, 1893. Plein maroquin avec listel de veau sur le dos et les plats.

Joris-Karl Huysmans, *La Cathédrale*, illustrations de Charles Jouas, 1898. Plein maroquin, encadrement de filets or et fleurons, 2004.

les gardes. « C'est la peau de la plus belle qualité, explique le relieur, mais il est de plus en plus difficile de s'en procurer, de même que des cartons et des colles de qualité. »

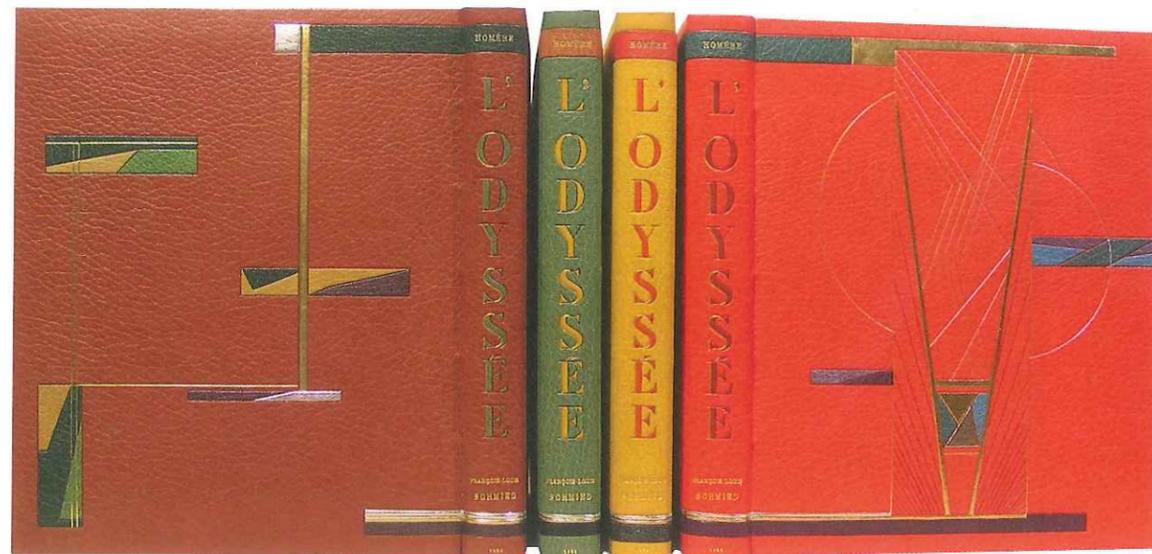
Les demi-cuirs – lorsque ce sont des ouvrages contemporains – sont complétés par de magnifiques papiers décorés, utilisés pour la couverture ou en garde, réalisés notamment par Claude Braun : « Elle est venue nous soumettre ses papiers à ses débuts et nous les avons tout de suite trouvés très réussis. J'achète aussi des feuilles à Marie Madec, qui a également, dans un autre style, beaucoup de talent. » Pour les livres classiques, il emploie des papiers anciens qu'il garde en stock. Le relieur, très à l'écoute, réfléchit avec ses clients aux différentes possibilités qui s'offrent à eux en fonction de l'ouvrage et de leur budget : choix du cuir, du papier, des coloris, du décor le cas échéant, etc. Il propose, conseille, sans imposer. Ainsi, les clients ne risquent pas d'avoir de mauvaises surprises puisqu'ils sont associés au processus de création dès le début. L'un d'entre eux lui apporte même des maquettes de décor pour ses

livres : dans un premier temps, ils étudient ensemble la faisabilité technique du projet. C'est par exemple le cas pour *Un barrage contre le Pacifique* de Marguerite Duras : les couleurs éclatantes utilisées pour représenter le sable et le ciel semblent affirmer le pouvoir de la nature par rapport au pauvre barrage suggéré par les motifs en peau noire grattée. Par ailleurs, on ne met pas en œuvre les mêmes matières sur une édition précieuse et sur un ouvrage ordinaire. Le relieur souligne le nécessaire équilibre à trouver, en accord avec le collectionneur, entre la valeur du livre et les éléments de reliure, donc son coût. Ce qui conditionne le choix de la couverture – plein cuir, demi, papier –, du décor, des gardes, de la dorure, etc.

Tout le travail est fait à l'atelier, sauf la parure et la dorure. Les deux principaux doreurs sur cuir à qui il fait appel sont Carole Laporte et Patrick Prouteau, Meilleur Ouvrier de France. « C'est le neveu de Camille Berthaux, lui aussi Meilleur Ouvrier de France, avec qui nous avons travaillé longtemps » précise le relieur. « Auparavant, nous travaillions avec M. Santin, qui a pris sa retraite, ou Guy Raphaël en décoration, Philippe Fié, Hélène Joly, pour n'en citer que quelques-uns. » Jean-Bernard Alix fait également dorer ses livres sur tranche. « C'est un métier complètement différent et, malheureusement, il est en train de disparaître, car la pratique qui consistait à dorer en tête et en gouttière existe de moins en moins dans la reliure moderne. » Le relieur travaille avec Jean-Luc, le seul doreur sur tranche de l'entreprise DEIA, située à Saint-Maur-des-Fossés. Jean-Bernard Alix lui-même n'a, à ce jour, aucun reprenneur pour son atelier. Il fête cette année ses 65 ans, compte continuer à travailler, comme sa mère, le plus longtemps possible, mais son inquiétude est perceptible concernant le devenir de sa maison : « L'exigence que requiert ce métier et la difficulté que représente la gestion d'une petite entreprise attirent moins qu'autrefois. »

De nombreuses étapes

Lorsque le livre est démonté, on le met en presse, puis on le coud. Jean-Bernard Alix effectue une couture à quatre ficelles pour les demi-marquins, à cinq pour les pleins marquins. Suivent les étapes classiques, dont les principales sont la passure en colle, l'endossure, c'est-à-dire la formation de l'arrondi du dos (qui permet également de ménager une gorge dans laquelle le carton peut prendre place), puis il envoie le livre chez le doreur sur tranche. La fonction de la dorure sur tranche, outre ses qualités esthétiques, est de protéger les pages de la poussière. Lorsque le livre revient, le relieur réalise la tranche-file en harmonie avec les teintes du cuir et du papier préalablement choisis, parfois unie, le plus souvent à deux couleurs,



sauf pour les reliures romantiques qui en comportent trois. « Il s'agit de petits fils de soie enroulés sur des bâtonnets. L'opération est longue, comme d'ailleurs tout en reliure ! Et les étapes sont nombreuses ! » rappelle Jean-Bernard Alix. Puis, on effectue la passure en carton. Enfin, vient le travail de la peau. Il la coupe, puis la donne à un pareur qui l'affine : « Je travaille avec Pierre Villeroy ou Patrick Bonanni qui a succédé à son père, également pareur. » Le travail est plus long si le livre comporte des suites de gravures. Il faut alors monter chaque page sur onglet, de sorte à les assembler en cahiers que l'on pourra coudre ensemble. Le relieur conserve toujours la couverture d'origine, qu'il place en fin d'ouvrage. Il n'utilise pas de massicot en tête et en queue, et garde les différentes hauteurs des cahiers, que présentent souvent les livres anciens : « Un livre, il faut y toucher le moins possible, même en dimension. » Il ébarbe simplement à la cisaille en prenant pour repère des témoins, c'est-à-dire les feuilles qui sont en retrait par rapport aux autres. « De même, explique-t-il, lorsque le doreur travaille sur un plein maroquin, il va dorer, que ce soit en tête ou en gouttière, uniquement les cahiers témoins. Cela montre que le livre n'a pas été coupé. » La plupart du temps, le travail s'achève par la réalisation de chemises et d'étuis. D'autant plus lorsque les couleurs employées sur les plats sont des verts, des jaunes ou des bleus : « Ce sont des couleurs fragiles à la lumière, qui ont tendance à passer, un étui ou une chemise sont alors bienvenus » précise-t-il.

Entre classicisme et modernité

Les reliures de Jean-Bernard Alix sont exemplaires de son savoir-faire et de la diversité des goûts de sa clientèle : des reliures en plein cuir avec une dorure classique voisinent avec des



reliures présentant des décors très inventifs. Par ailleurs, le relieur constate des modes dans les livres qu'on lui confie : « Actuellement, en littérature, Verlaine, Mallarmé, Proust, Céline, Paul Morand, Paul Valéry ou encore Giono, Julien Gracq et Georges Perec ont les faveurs du public. D'autres auteurs sont oubliés, Anatole France par exemple. Comme illustrateurs, Picasso bien sûr, Bellmer ou Laboureur sont très présents, alors que Dunoyer de Segonzac tombe un peu en désuétude. » Mais, aujourd'hui, il relie plus souvent des ouvrages de littérature en édition originale que des livres illustrés.

La Bonne Chanson, *Romance sans paroles* et *Sagesse*, trois volumes de poésies de Verlaine, *Le Voyage d'Urien* d'André Gide, illustré par Maurice Denis et *La Cathédrale* de Huysmans illustré par Charles Jouas, tous en plein maroquin, entrent bien sûr dans la première catégorie. Certains ouvrages sont truffés d'écrits toujours émouvants : une lettre de l'auteur de *Sagesse*, un mot de Zola annonçant qu'il vient d'achever la rédaction de *Germinal*... Pour

De haut en bas :
Homère, *L'Odyssée*, illustrations de François-Louis Schmied, 4 tomes, 1930. Plein maroquin avec incrustation de listel or et mosaïque en maroquin, jeux de filets, maquette d'Hélène Alix, 1978.

J.-H. Rosny Aîné, *Tabubu*, illustrations de Maurice Lalou, 1932. Plein box avec mosaïque or et veau de couleur, filets à l'or, maquette d'Hélène Alix, 2001.



De gauche à droite et de haut en bas :

La presse.

Hélène Alix.

Hélène et Jean-Bernard Alix dans la librairie Coulet et Faure, à Paris, en 2001.

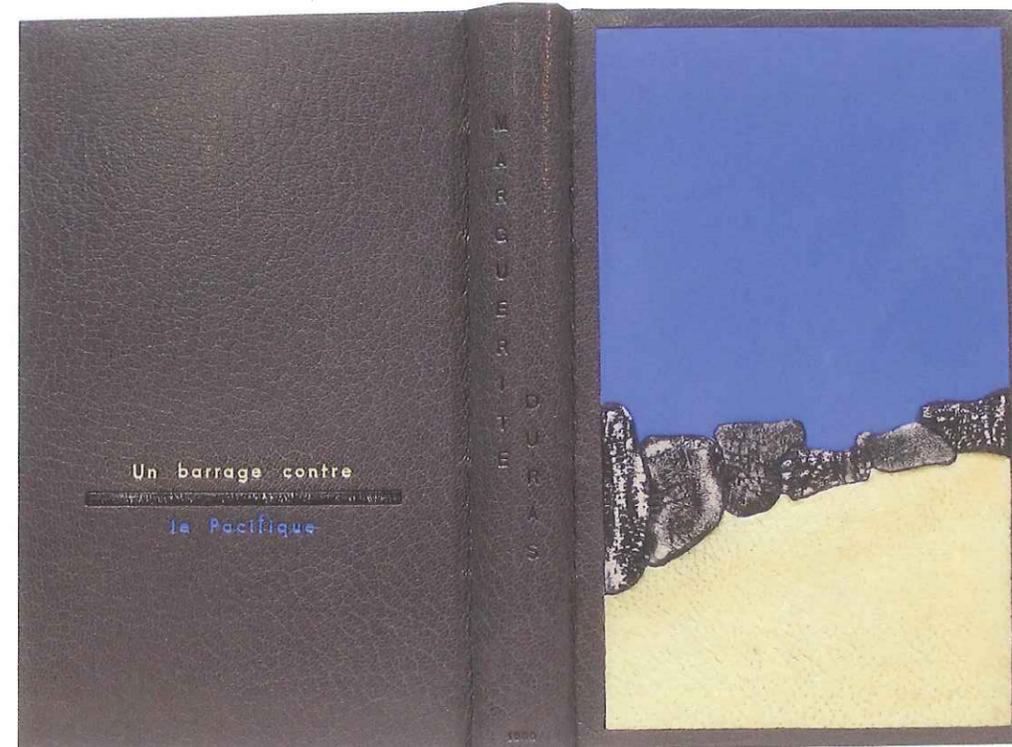
Du côté maternel, Jean-Bernard représente la quatrième génération de relieurs. En effet, son arrière-grand-père exerçait ce métier à la Bibliothèque nationale. Son grand-père, quant à lui, y était chef d'atelier. Le caractère indépendant de ce dernier s'accommodait avec peine du fonctionnement administratif inhérent à la vénérable institution. Aussi a-t-il souhaité s'installer à son compte. « Un jour, se rappelle son petit-fils, il a vu une annonce sur un journal en encollant un livre : on demandait un relieur à Casablanca. Il a répondu, a été sélectionné et, comme c'était un baroudeur, il est parti avec sa femme et leurs deux enfants ! Ils y sont restés sept ans » Nous sommes alors dans les années 1930. « Pour ma mère, c'était la belle vie. Elle avait entre 10 et 16 ans et a gardé un très bon souvenir de cette période » confie Jean-Bernard Alix. Ses grands-parents maternels ont achevé leur carrière dans un atelier du XX^e arrondissement de Paris, rue Ramu. N'oublions pas les deux tantes de sa mère qui

étaient également relieurs. Quant au père de Jean-Bernard, il a fait ses études à l'École Estienne puis il est entré à la Bibliothèque nationale où il a rencontré celle qui allait devenir sa femme. Souhaitant à leur tour se mettre à leur compte, ils se sont installés rue Saint-André-des-Arts. Autant dire que la reliure est une véritable histoire de famille !

Hélène Alix, l'âme de l'atelier

« Mon père s'est fait connaître assez rapidement des bibliophiles et des libraires grâce à la qualité de son travail » observe Jean-Bernard Alix. Mais, très tôt, en 1959, il est emporté par un cancer. Il a alors 38 ans, Jean-Bernard 13. Appréciée des collectionneurs, considérée comme un très bon relieur, Hélène Alix décide de reprendre l'atelier après le décès de son époux. « C'est elle qui a dessiné la plupart des décors, souvent dans le style Art déco qu'elle aimait beaucoup » se souvient-il. Dans un premier temps, leur fils, enfant unique, se destine à tout autre chose qu'au métier de relieur : après des études au lycée Henri IV, il fait Mathélem, s'oriente vers les domaines de l'aviation, puis de la médecine et de la géologie, mais il ne poursuivra pas dans ces voies-là. Il revient vers l'atelier familial en 1970, sa mère lui apprend le métier et il passera 37 années à travailler à ses côtés. Ce qu'il ne regrette pas un instant. Son désir d'être médecin étant passé depuis longtemps, il déclare avec un large sourire : « Finalement, je préfère soigner les livres ! »

Leur complémentarité dans le travail, voire la fusion de leur deux manières, s'illustre bien dans la signature qu'ils apposaient à leurs reliures : avant l'arrivée de Jean-Bernard dans l'atelier, c'était H. Alix pour le père (Henri) et Hélène Alix pour la mère. Ensuite, quelques ouvrages seront signés J-B Alix, mais très rapidement la mère et le fils préfèrent indiquer simplement Alix, signe de l'unité de la maison. Ce terme rend d'ailleurs bien compte de l'aspect familial de l'entreprise, comme le signe de reconnaissance d'une maison modeste devenue une référence



Marguerite Duras, *Un barrage contre le Pacifique*, 1950. Plat verso et encadrement en maroquin, décor de papier glacé, galuchat et peau grattée, 2009.

incontournable dans le domaine de la reliure. Hélène Alix prend sa retraite en 1986 à 65 ans. « Mais un artisan travaille par passion et ne s'arrête jamais ! » s'exclame Jean-Bernard. Décédée en janvier 2006, à l'âge de 85 ans, elle a continué à aider son fils jusqu'à la fin.

Des liens étroits avec les clients

La clientèle de la maison était composée à ses débuts de libraires et de quelques bibliophiles, puis la tendance s'est inversée et, depuis déjà de nombreuses années, elle est essentiellement constituée de bibliophiles privés. « Au fil du temps, des relations se nouent. Nous parlons de livres et, à force, nous connaissons les goûts de chacun. Plusieurs sont devenus des amis. Pour un certain nombre d'entre eux, nous nous fréquentons depuis une quarantaine d'années. Nous vieillissons ensemble ! » Sont ainsi nés des liens de confiance et d'amitié qui restent étroits comme au temps de ses parents. Parfois, après avoir eu le père comme client, le relieur voit le fils perpétuer cette même passion de la collection. De nouveaux clients viennent également le voir, qui ont connaissance de son savoir-faire grâce au bouche à oreilles.

Jean-Bernard Alix souligne qu'il a suffisamment de travail pendant l'année : « Avec quinze à vingt clients, la boutique tourne bien. N'oublions pas que je travaille seul... et que je n'ai que deux mains ! » Il s'agit en effet de reliure purement artisanale, tout est fait manuellement, tranche-file, couture, etc., et avec des machines à l'ancienne : cisaille, étai, presse. Quant au cousoir, c'est celui

sur lequel travaillait sa mère, qui le tenait de la sienne. Sur ses tables, se superposent plus d'une dizaine de livres à des stades d'avancement variés. Lorsqu'un bibliophile lui apporte une série de dix livres, il en relie la moitié, puis passe à d'autres clients, sachant qu'il achèvera dans l'année le travail commencé. Il établit ainsi un roulement qui permet d'éviter des délais trop longs. « Heureusement, ils savent attendre ! » confie-t-il avec humour. Contrairement à nombre de ses collègues qui proposent des reliures à décor très contemporain, il ne déplore aucune baisse de commandes. Grâce à un travail de reliure classique, réputé de qualité, les bibliophiles continuent de lui apporter leur lot de livres. Parmi ses clients, sa maison comptait des personnalités comme Maurice Druon – « il est venu pendant 45 ans à l'atelier » –, François Mitterrand, Paul Morand ou encore Van Dongen à qui il apportait ses livres à Monaco, des chefs d'entreprises, des professions libérales ou encore un instituteur, aux moyens limités mais passionné par un auteur – Victor Hugo –, qui s'offre de temps à autre un joli emboîtement ou une reliure. Cette diversité permet au relieur de travailler sur de belles éditions – en général originales – datant le plus souvent des XIX^e et XX^e siècles, parfois rares et précieuses, parfois plus courantes.

Un travail traditionnel

Jean-Bernard Alix propose à ses clients des demi-cuirs à coins ou à bandes et des pleins cuirs. Il emploie essentiellement du maroquin et du box pour la couverture, parfois du daim pour